

Comment Ralph Allen s'engagea



ALPH Allen était à califourchon sur le dos d'un jeune cheval dont il avait entrepris l'éducation et auquel il venait de faire fournir une course folle autour du rancho, lorsqu'il apprit, par un camarade revenant de la ville que la guerre était déclarée entre les États de l'Union et l'Allemagne.

— Hurrah ! hurrah ! hurrah ! cria le jeune cow-boy en lançant en l'air son chapeau à larges bords, qu'il rattrappa fort adroitement, je cours m'engager !

Et se laissant glisser en bas de sa monture, qui se lança à travers champs, il courut tout d'une traite auprès de son maître.

— Sir, dit-il en entrant, tout rouge et essoufflé, voulez-vous avoir la bonté de me régler mon compte ? Je pars pour le continent.

— Que voulez-vous dire, mon garçon ? demanda avec placidité le ranchman.

— Je veux dire que je m'engage, sir, déclara Ralph.

— Oh ! vraiment, c'est une bonne pensée ; mais vous oubliez quelque chose.

— Quoi donc ?

— Vous êtes trop jeune, vous n'avez même pas seize ans.

— Je les aurai dans deux mois.

— Les auriez-vous maintenant que vous ne seriez néanmoins pas assez âgé pour être bon pour le service.

— J'ai la taille et la force d'un homme, reprit Ralph en se redressant. Je veux aller combattre les Huns.

— Mais, entêté, puisque je vous dis que l'on ne voudra pas de vous au recrutement.

— Et moi, je veux absolument essayer ; maître, je vous en prie, laissez-moi partir.

— Écoutez, mon garçon, j'y consens, dit le ranchman ému de sa juvénile ardeur. Je vais vous donner votre compte. Allez, et bonne chance. Mais souvenez-vous que si vous ne réussissez pas, votre place vous est gardée ici.

— Merci, sir, merci, dit le cow-boy en prenant les dollars que lui tendait son maître ; mais, vous savez, j'espère bien ne pas revenir.

Quelques minutes plus tard, un mince paquet contenant quelques hardes pendu à son bras, Ralph partait pour la ville.

De cruels déboires l'y attendaient. Ainsi que son maître l'avait prédit, on ne voulut pas de lui. On loua son courage, sa bonne volonté, son patriotisme... mais on refusa ses services.

Il reprit sa besogne quotidienne, mais sans ardeur ; il avait perdu tout son entrain et toute sa gaiété. La vie à présent lui paraissait fastidieuse et monotone. Il passait de longs moments à rêvasser, allongé à terre, mâchonnant

des brins d'herbe, les yeux tournés vers l'Est là où s'édifiaient les chantiers construisant en hâte les navires monstres, là où s'embarquaient les hommes vêtus de kaki, qui, plus heureux que lui, s'en allaient vers la terre de France. Lorsqu'il avait du temps devant lui, il ne craignait pas de faire plusieurs lieues à pied pour rejoindre la ligne de chemin de fer. Là passaient les trains emmenant les nouveaux soldats vers le prochain port d'embarquement. On voyait défiler, comme un éclair, les wagons bondés de jeunes hommes aux vêtements uniformes, aux visages énergiques, ayant tous une flamme dans les yeux et une fleur à la boutonnière. Les trains eux-mêmes étaient décorés, comme le furent, au début, ceux de France, de drapeaux nationaux et de guirlandes multicolores. Et Ralph, le cœur gonflé de soupirs impuissants, finissait par pleurer comme un baby.

Pourquoi ne pouvait-il se glisser au milieu d'eux ?

L'endroit où il se plaçait pour voir passer les convois était situé en rase campagne ; la voie ferrée était de niveau avec le chemin, sans remblai ni parapet.

Or, ce jour-là, Ralph avait entendu dire qu'un important convoi d'hommes et de munitions devait arriver à la ville ; mais on n'avait pu le renseigner sur l'heure exacte à laquelle le train passerait.

Heureusement que c'était un dimanche ; le jeune cow-boy avait congé toute la journée. Ayant fait un bout de toilette et glissé quelques provisions dans sa poche, il partit d'un pied agile pour sa promenade favorite.

A mi-chemin, il rencontra quelques passants auxquels il apprit le but de son voyage et qui le rassurèrent : il avait grandement le temps, le convoi ne passerait qu'à la nuit tombante.

Le jeune homme n'en fut pas fâché, car la chaleur était très forte et il était déjà tout en nage. Il ralentit donc le pas. Néanmoins, il était très fatigué quand il arriva et son estomac criait famine. Il fit donc avec empressement disparaître ses provisions, et s'étant couché parmi les hautes herbes d'un champ qui bordait la voie ferrée, non loin du poste téléphonique, il s'endormit profondément.

Son sommeil dura plusieurs heures et le soleil était très bas sur l'horizon quand il s'éveilla.

Il s'apprêtait à se lever d'un bond, craignant d'avoir manqué le passage du convoi, quand un bruit de voix, à quelques pas de lui, l'immobilisa.

Ralph était un fils des prairies et, comme tel, habitué à la prudence et à la défiance nécessaires à ceux qui vivent dans ces contrées où l'on est menacé de bien des dangers, tant de la part de la nature que de la part des hommes. Or, la prudence lui conseillait, étant donné